

Frénaud, voyageur « sans nul appui qu'en l'impossible amour »

André Major

Volume 17, Number 3 (99), May–June 1975

Discours pour l'été...

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29781ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Major, A. (1975). Frénaud, voyageur « sans nul appui qu'en l'impossible amour ». *Liberté*, 17(3), 66–70.

Frénaud, voyageur "sans nul appui qu'en l'impossible amour"

André Frénaud a toujours été un errant à la recherche d'une patrie de l'Être, et il demeure aujourd'hui, sans paraître vouloir mettre un terme à son errance, ce voyageur sans destination qui n'a d'autre passeport qu'une feuille de route où s'écrivent, entre les saisons de l'amour et celles de la mort, « les paroles du poème », d'un long poème toujours repris en de nouvelles versions où domine le même thème, bien que traversé d'éclairages multiples.

A l'origine de cette quête perpétuelle, vécue comme une déchirure, il y a, nous le rappelait Bernard Pingaud, « une insatisfaction fondamentale », un refus de toute mystification qui l'oblige à considérer que « le terme du chemin c'est le chemin lui-même ». C'est que jamais n'éclate pour de bon « le trouble mystère du monde » conjoint « au trouble mystère de soi », malgré l'illumination poétique, ce moment de grâce, ce répit accordé comme un sursis au chercheur de vérité armé de la seule parole.

Et le poème devient l'habitat du mystère, le lieu de son éclatement et aussi de sa renaissance. Tragique retour des choses : ce qui avait été mis à jour retourne à la nuit, dès que l'écho s'éteint. Comme si le poème se confondait avec la lune après avoir été soleil lui-même. Le poète veille inébranlablement au-dessus du monde. Ainsi Frénaud ne trouve-t-il ni sommeil ni paix dans cette nuit de l'Être, même s'il a le privilège provisoire de créer des oasis de lumière, mirages qui s'éloignent aussitôt qu'il s'en approche. Il marche donc avec le poignant sentiment de son impuissance devant l'injustice à laquelle la mythologie révolutionnaire avait paru répondre

un moment ; il marche en compagnie de la douleur de l'amour physique qui est égarement, qui l'écarte du chemin de sa quête :

« *Qu'ai-je saisi ? Je pars.
Présence impatiente, je suis la neige,
ses mille feux perdus... Sans répit,
la course. Maudite, seule.* »

Il marche aussi avec la mort, lui, « inapaisable témoin » qui se répète pourtant : « Va plus loin, il te faut découvrir d'autres paroles », mais ailleurs il se dit : « Tu fuis si tu vas tout seul », car il est impossible de trouver seul sa patrie, tout autant que de compter sur les autres. Mystérieuse et inaccessible source de vérités. Il y aurait de quoi désespérer, et remettre au monde sa démission pour faire vœu de silence. Mais non, Frénaud s'entête et s'obstine à interroger le cœur battant de la vie, incapable de se résigner à l'échec, Et alors la course reprend — Non plus ce lent cheminement, cette longue et calme exploration —, parce que maintenant il faut courir, le temps presse, et l'aphorisme est le plus court chemin que peut prendre le poète s'il veut dépister l'évidence gisant au creux du mystère et lui donner une sorte de présence minéralisée, éblouissante, ce qu'on appellera une grâce, puisque chez Frénaud, faute de salut, on trouve la grâce, même quand l'ironie la détruit sitôt qu'elle se manifeste. L'aphorisme, particulièrement dans *la Secrète machine* (recueil couvrant les années 63-65), se double d'une tournure interrogative, dans une volonté, dirait-on, d'éliminer le doute par une vérité soudaine, une éclair de vérité.

Mais toute réponse est douteuse, et le mystère, un instant élucidé, redevient aussi opaque qu'au commencement de la parole et, finalement, de l'Être. Ce doute, noué à toute parole, on croirait qu'il se ramasse, se brise les ailes, choisit la modestie de l'ellipse, comme dans le poème qui donne son titre au recueil, *La Secrète machine*.

Ce qui peut ressembler à un jeu — et c'en est un, en effet —, sourd d'une conscience enfermée dans son tragique. A preuve les quelques vers où perce de façon aiguë, extrêmement directe, la remise en question de soi et de la vie :

« *Qui lui fait piège ?
L'autre de soi.
Qui le défie ?
Le néant ombrageux.
Qui l'intronise ?
Un vent qui va. »*

Toujours le même appel, au fond, « d'une vacance du néant dans l'être », événement qui n'a jamais lieu, du moins d'une manière définitive puisque toute illumination, toute grâce est fugitive. Une note ironique commente l'impossible réconciliation de l'être avec sa destination, la voici :

« *L'eau, dégoûdée, naturelle, qui partait rigolait. »*

En plein coeur du mystère, la poésie se dédouble, allant dans le sens du lyrisme pour prendre subitement le tournant d'un réalisme aussi brutal qu'imprévisible. Parce qu'il ne faut pas que l'inquiétude métaphysique s'éloigne du terroir humain : la pesanteur du quotidien, ou du concret, la ramène à l'expérience la plus commune. L'aphorisme, simple constat, réduit le poète au presque-silence :

« *Je vous dis : C'est un talisman.
C'est un simulacre.
Ce n'est rien. »*

Guidé par son propre « appel insensé » à quoi seul le silence répond, le poète va rôdant de jour comme « aux abords de la nuit », toujours en route, sans savoir s'il arrivera quelque part, cheminant « vers la mort de saison en saison ». La quête s'embrouille dans le décevant corps à corps baudelairien ; elle devient cette errance sans but, hantée de visages et de lieux confondus dans le même courant migrateur vers la mort, ce double de la vie.

Et s'il y a de fugaces lueurs d'espérance, c'est en dépit de la certitude que « c'est moi qui agonise désormais ». La protestation contre le temps est inutile puisqu'on s'avance déjà dans « le lieu commun des morts », sans recours possible à l'enfance :

« *Mais déjà tout est clos,
le silence désormais sans appel. »*

Mais selon la loi de *l'énergétique* dont Pingaud parlait, tout échec, chez Frénaud, suscite un élan, un bond, une tentative d'espoir si on peut dire :

*« Il faut sourire. Partout est pire qu'ici peut-être.
Rien qu'un chemin, rien qu'un pays qui disparaît. »*

La proximité de la mort rapproche le poète de l'éternel évanoui et épanoui dans le visage de l'amour. Car que reste-t-il du courant mortel de l'Histoire sinon un

*« homme sans nul appui
qu'en l'impossible amour ».*

La mythologie religieuse, qui n'est pas nouvelle chez Frénaud, subit une sorte de conversion : elle se dépouille en devenant expérience intérieure, exigence profonde, Dieu ayant cessé d'être

*« ce corps doré (...) paisible, inoubliable,
entre les peupliers
frappés par la lumière »*

pour prendre une forme charnelle dans la personne douloureuse du Christ aux Oliviers.

Et si on peut parler d'une tentation de la conversion chez Frénaud, c'est qu'en Jésus-Christ les déchirants mystères du monde se fondent dans « l'infini dessein », dans « la libre loi d'amour ». Mais le mystère demeure entier, encore une fois, parce que Jésus lui-même n'échappe pas au doute qui ronge sa propre Passion sacrificielle. Il n'en reste pas moins que, par la souffrance et l'expiation charnelle, le Christ devient « nôtre enfin », comme il l'écrit. Ce partage de l'humaine condition fait apparaître le mystère inexplicable, et sans doute inexplicable, de l'incarnation d'un Dieu ramené sur terre — sur cette terre menacée de néant si l'amour ne l'éclaire et ne la justifie.

L'adhésion du poète à ce mystère n'est pas totale ; elle est en tout cas ambiguë puisque, plus tard, dans *l'Exhortation d'un prédicant au désert*, on entend ceci :

*« Entre nos coeurs ensemble
transhume Sa lumière,*

le désert est azur.

Frères, ouvrez grand les ailes.

Le sauveur est amour. »

Sauveur sans majuscule, comme si c'était plutôt l'amour qui était le sauveur, comme si le salut ne venait pas de la divinité amoureuse de notre espèce, mais de l'amour lui-même, loi originelle et ultime et la vie. Le voyageur Frénaud n'a sans doute pas fini de sonder le mystère de « l'impossible amour », même si l'accompagnent « l'enfant triomphal » et « la tendre hilarité de Dieu ».

ANDRÉ MAJOR